

CONDUIS TA BARQUE AVEC PRUDENCE
PÊCHEUR, PARLE BAS



M. Flambarion. — Vous ici, mademoiselle, je ne vous ai pas vu depuis ce terrible accident de chemin de fer.

Delle Erelina. — Où ça donc ?

M. Flambarion. — Sur l'Intercolonial à Assametquahan.

Delle Erelina. — Ah !... Parlez plus bas, de grâce ; nous allons chavirer.

LA CONFESSION D'UN INCROYANT

(Pièce à réciter)

Or, en mil huit cent neuf, nous primes Saragosse.
J'étais sergent. Ce fut une journée atroce.
Le ville prise, on fit le siège des maisons.
Qui, bien closes, avec des airs de trahisons,
Faisaient pleuvoir les coups de feu par les fenêtres.
On se disait tout bas : "C'est la faute des prêtres !"
Et quand on en voyait s'enfuir dans le lointain,
Bien qu'on eût combattu dès le petit matin,
Avec les yeux brûlés de poussière et la bouche
Amère du baiser sombre de la cartouche,
On fusillait gaîment et soudain plus dispos
Tous ces longs manteaux noirs et tous ces grands
[chapeaux.

Mon bataillon suivait une ruelle étroite.
Je marchais, observant les toits à gauche à droite,
A mon rang de sergent, avec les voltigeurs ;
Et je voyais au ciel de subites rougeurs ;
Haletantes ainsi qu'une haleine de forge.
On entendait des cris de femmes qu'on égorge,
Au loin, dans le funèbre et sourd bourdonnement.
Il fallait enjamber des morts à tout moment,
Nos hommes se baissaient pour entrer dans les
[bougies,

Puis en sortaient avec des bayonnettes rouges,
Etdu sang de leurs mains faisaient des croix au mur :
Car, dans ces défilés, il fallait être sûr
De ne pas oublier un ennemi derrière. [rière.
Nous allions sans tambour et sans marche guer-
Nos officiers étaient pensifs. Les vétérans,
Inquiets, se serraient des coudes dans les rangs
Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.

Tout à coup, au détour d'une petite rue, [bonds
On nous cria en français : "A l'aide !" En quelques
Nous joignons nos amis en danger et tombons
Au milieu d'une belle et grave compagnie
De grenadiers chassés avec ignominie
Du parvis d'un couvent seulement défendu
Par vingt moines, guerriers noirs au crâne tondo,
Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,
Et qui, pieds nus, le brassant hors de leur tuche,
Les assommaient à coups d'énormes crucifix
Ce fut tragique. Avec tous les autres, je fis
Un feu de peloton qui balaya la place.
Froidement, méchamment car la troupe était lasse
Et tous nous nous sentions des âmes de bourreaux,
Nous tuâmes ce groupe horrible de héros.
Et cette action vile une fois consommée,
Lorsque se dissipa la compacte fumée,
Nous vîmes, de dessous les corps enchevêtrés,
De longs ruissaux de sang descendre les degrés.
Et, derrière, s'ouvrait l'église immense et sombre.

Les cierges étoilaient de points d'or toute l'ombre ;
L'encens y répandait son parfum de langueur ;
Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,
Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,
Un prêtre en cheveux blancs et de très haute taille
Terminait son office avec tranquillité.

Ce mauvais souvenir si présent m'est resté
Qu'en vous leracontant jecrois tout revoir presque :
Le vieux couvent avec sa façade moresque,
Les grands cadavres bruns des moines, le soleil
Faisant sur les pavés fumer le sang vermeil,
Et dans l'encadrement noir de la porte basso.
Ce prêtre et cet autel brillant comme une châsse,
Et nous autres cloués au sol, presque poltrons.

Certes, j'étais alors un vrai sac à jurons,

Un impie ; et plus d'un encore se rappelle
Qu'on me vit une fois, au sac d'une chapelle,
Pour faire le gentil et le spirituel,
Allumer une pipe au cierge de l'autel.
Déjà j'étais un vieux traîneur de sabretache ;
Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache
Annonçait un blasphème et n'était pas trompeur.
— Mais le vieil homme était si blanc qu'il me fit
"Feu" dit un officier. [peur.

Nul ne bougea. Le prêtre
Entendit à coup sûr, mais n'en fit rien paraître,
Et nous fit face avec son grand saint-sacrement :
Car la cérémonie en était au moment
Ou le prêtre se tourne et bénit les fidèles.
Ses bras levés avaient une envergure d'ailes.
Et chacun recula, lorsqu'avec l'ostensoir
Il décrivit la croix dans l'air, et qu'on put voir
Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes.
Et quand sa belle voix psalmodiant les notes,
Comme font les curés dans tous leurs Oremus,
Dit :

"Benedicat vos omnipotens Deus,"

— "Feu ! répéta la voix féroce, ou je me fâche."

Alors un d'entre nous, un soldat, mais un lâche,
Abaissa son fusil et fit feu. Le vieillard
Devint plus pâle, mais, sans baisser son regard
Étincelant d'un sombre et farouche courage :
— "Pater et Filius," reprit-il.

Quelle rage
Ou quel voile de sang affolant un cerveau
Fit partir de nos rangs un coup de feu nouveau ?
Je ne sais pas, pourtant cette action fut faite.
Le moine, d'une main s'appuyant sur la faite
De l'autel et tâchant de nous bénir encore,
De l'autre souleva le lourd ostensor d'or.
Pour la troisième fois il traça dans l'espace
Le signe du pardon ; et, d'une voix très basse,
Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient
Il dit les yeux fermés : [tus,

"Et Spiritus Sanctus,"

Puis tomba mort, ayant achevé sa prière.

L'ostensoir rebondit par trois fois sur la pierre
Et, comme nous restions, même les vieux troupiers,
Sombres, l'horreur vivante au cœur et l'arme aux
[pieds,

Devant ce meurtre infâme et devant ce martyr :

— "Amen !" dit un tambour en éclatant de rire.

FRANÇOIS COPPÉE.

PEUT SE FAIRE CORROBORER PAR LE TAILLEUR



Alphonse. — Encore un de mes amis de mariés ! Pourquoi votre cher papa est-il si cruel pour nous ?

Henriette. — Il a peur. Il vous trouve trop extravagant dans votre toilette.

Alphonse. — Dites-lui pour le détromper que je n'ai pas payé un compte de tailleur depuis deux ans.